UNE CHASSE À L'ÉLÉPHANT

. . . . . .

...Nous étions sur les bords de la mare quelque peu remplie et nous relevions des traces fraîches d'éléphant.

J'avais deux moyens de chasser ces ruminants : ou leur envoyer des salves avec les 40 fusils qui me restaient, ou, au contraire, me mettre à l'affût et tirer seul. Je m'arrêtai à ce dernier moyen, pour plusieurs motifs.

D'abord, quand on veut réussir à la chasse, surtout avec des animaux qui, comme ceux-ci, prennent le vent, il faut y aller avec le moins de monde possible.

De plus, il eût pu se faire que l'éléphant blessé chargeât ma section, et, avant de tomber, en écrasât la moitié.

Je laissai donc mes hommes à l'abri, à quelques kilomètres de la mare, et partis seul avec les chasseurs indigènes.

L'éléphant était familier à ces derniers. Ils savaient qu'il venait boire vers cinq heures du soir, et il suivait presque toujours la même piste. Nous étudiâmes donc la direction du vent, et creusâmes des trous du côté opposé à cette direction, de façon que l'éléphant ne pût nous sentir.

J'avais avec moi cinq archers, très renommés pour leur habileté. Chacun, ayant creusé son trou, éparpilla le sable tout autour, se blottit dedans, l'oeil au guet. J'en fis autant, et nous attendîmes le bon plaisir de notre bon gibier.

Cinq heures, rien !... La demie, rien encore !

J'allais sortir de mon trou pour respirer un peu, quand un appel me fit terrer de nouveau.

Je glissai un oeil du côté de la piste. Près d'un groupe d'arbres qui les dissimulait, j'aperçus deux éléphants en arrêt.

Ils regardaient la mare d'un air indécis, et, leurs trompes complètement levées, aspiraient bruyamment l'air de droite et de gauche ; certainement, ils avaient l'éveil. Ils restèrent ainsi un bon quart d'heure, nous, dans nos trous, retenant notre souffle.

Enfin, ne voyant rien bouger, le plus gros fit quelques pas à découvert, puis, revenant vers son compagnon, il lui frôla l'épaule, avec l'air de lui dire :

" Viens donc ! il n'y a pas de danger. "

Et tous deux, passant à dix mètres de nous, prirent le trot vers la mare.

Nous étions convenus de ne les tirer qu'au retour, quand ils auraient fini de boire. De plus, je ne devais faire usage de mon fusil qu'en cas de nécessité absolue, à cause du bruit et de l'odeur de la poudre, qui nous auraient trahis.

Le temps me semblait long. Ces diables d'éléphants, complètement rassurés, ne se pressaient pas du tout. Ils buvaient, crachaient, faisaient des bulles dans l'eau, se flanquaient des coups de trompe.

C'étaient de vrais enfants en récréation... Mais tout a une fin — même les jeux les plus variés, — et mes éléphants en avaient de si différents, que j'ai plus d'une fois, au cours de ces ébats, regretté de n'avoir pas mon vérascope.

Donc, redevenant sérieux, l'aimable paire sortit de l'eau, et, doublant l'allure, prit au grand trot le chemin du désert.

Sapristi, ils viennent droit sur nous.

Ils sont capables de nous écraser.

Les voilà à quelques verges... C'est le moment. Les flèches, préalablement trempées dans du poison violent, pénètrent avec un bruit mat sous le ventre des ruminants.

Ceux-ci s'arrêtent net, reniflent avec fureur, jettent de tous côtés des coups de trompe contre un ennemi invisible, et piétinent sur place. Le sol tremble, malheur à celui qui sera vu ; c'en sera fait de lui... Je retiens mon souffle, tandis que les archers se tiennent cois au fond de leur trou. Grâce à Dieu, les éléphants ne nous découvrent pas. Ils commencent à sentir l'effet du terrible poison, poussent un meuglement formidable, et piquent, comme des fous, vers la région des sables.

Aussitôt une seconde bordée de flèches les atteint, qui les fait courir plus vite.

D'où nous sommes, nous dominons quelque peu la contrée. Nous suivons de l'oeil les fuyards.

Ils ne fuient pas longtemps. Environ à 2,500 pieds, le plus petit tombe de tout son long sur le sable. Mes archers poussent un cri de triomphe, et, sans réflexion, se précipitent hors de leur trou... Ah ! les imprudents !... L'autre, le plus grand, a entendu leurs cris. Il les voit et, avant qu'ils aient eu le temps de rentrer en terre, il charge à fond de train sur eux, la trompe enroulée, les défenses baissées.

Il est effrayant. Le moment est terrible.

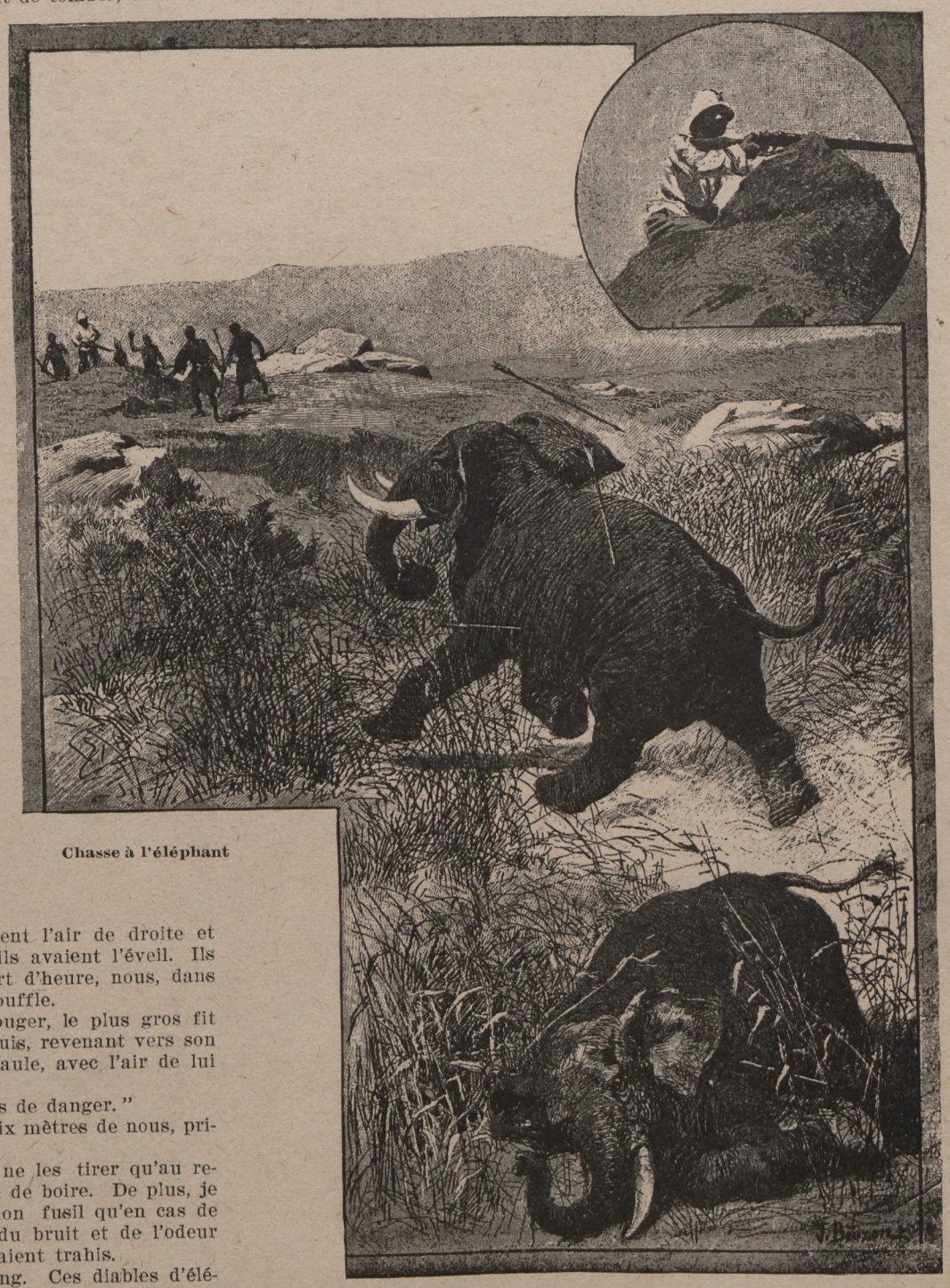
Maintenant, la partie est entre mes mains. A moi, mon fusil !

A 1,300 pieds, j'ouvre le feu à répétition, froidement, appuyé sur le rebord de mon trou... Mes projectiles sifflent. J'entends leur choc sur le crâne osseux de mon éléphant...

Déjà trois balles, et il n'est pas tombé ! Il avance rapidement. Il n'est plus qu'à 350 pieds. Je sens le vertige m'envahir, une sueur froide mouille mes tempes !...

Allons, du courage ! Une quatrième balle, bien dans l'oeil gauche.

Patatras ! l'énorme bête, entraînée par son élan formidable, roule deux ou trois fois sur elle-même dans un nuage de poussière, et reste immobile, la trompe détendue. Mon éléphant est mort... Et je tiens mon cuissot.



Chasse à l'éléphant

L'ARCHE DE NOÉ

L'oncle Auguste avait rapporté, de la Foire aux Pains d'épice, un tas d'animaux : des lions, des éléphants, des chevaux, des cochons, le tout en excellent pain d'épice.

La maman avait eu soin de mettre ces bonnes friandises dans une armoire.

Tintin Lutin aurait bien voulu en manger tout de suite, mais il n'osait trop se risquer sans l'autorisation maternelle. Son petit cerveau se mit à combiner toutes sortes de ruses pour satisfaire sa gourmandise, sans encourir les rigueurs de sa mère.

Celle-ci était occupée dans son ménage quand elle vit arriver Tintin.

—Maman, dit le malicieux bambin, permets-tu que je joue avec Lili. (Lili est la jeune soeur de Tintin.)

—Mais, oui, dit la maman, pourvu que vous ne fassiez pas trop de bruit.

—Oh ! non, maman, nous serons très tranquilles... Nous allons jouer à l'Arche de Noé... Tu permets, dis, maman, que nous jouions à l'Arche de Noé ?

—Certainement, répondit la mère, allez et que je ne vous entende pas.

Fort de cette autorisation, Tintin s'en fut auprès de sa soeur.

—Veux-tu jouer à l'Arche de Noé, avec moi ? lui demanda-t-il.

—Je veux bien, répondit la petite fille.

—Bien, ajouta Tintin, toi, tu feras Noé ; moi, je ferai l'arche, va chercher les animaux. Et ce disant, il désigna l'armoire aux pains d'épices.

La Noé improvisée alla quérir fidèlement les animaux un à un et les apporta à Tintin, qui, consciencieusement, les avalait à mesure que sa soeur les lui apportait.

Lili, trop occupée à sa besogne, ne s'aperçut de la disparition des bêtes que lorsque le dernier, un superbe cochon, eut suivi le chemin des autres.

Elle se mit alors à pleurer et à crier de se voir ainsi frustrée.

La maman, entendant le bruit, accourut.

—Qu'est-ce qu'il ? questionna-t-elle.

—Hi ! hi ! fit Lili. Tintin a mangé tous les animaux en pain d'épice.

—Mais, maman, riposta Tintin... nous avons joué à l'Arche de Noé, comme tu l'avais permis.

—Qu'est-ce que Lili faisait ? demanda la mère.

—Elle faisait Noé.

—Et toi ?

—Moi, je faisais l'arche.

—Et les animaux, où sont-ils ?

—Ils sont dans l'arche.

La maman ne put s'empêcher de rire à cette réponse. Elle dédommagea Lili avec d'autres friandises, ce qui la consola bien vite.

Apparemment, les animaux ne faisaient pas bon ménage dans l'arche, car Tintin fut bientôt pris d'indigestion et passa une nuit affreuse.